



Cahiers d'études africaines

196 | 2009
Varia

Monga, Célestin. – *Un Bantou à Washington*

Jean Copans



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/14104>
ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 8 décembre 2009
Pagination : 1024-1025
ISBN : 978-2-7132-2209-2
ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Jean Copans, « Monga, Célestin. – *Un Bantou à Washington* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 196 | 2009, mis en ligne le 08 décembre 2009, consulté le 29 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/14104>

Ce document a été généré automatiquement le 29 avril 2019.

© Cahiers d'Études africaines

Monga, Célestin. – *Un Bantou à Washington*

Jean Copans

RÉFÉRENCE

MONGA, Célestin. – *Un Bantou à Washington* suivi de *Un Bantou à Djibouti*. Paris, PUF, 2007, 205 p.

- 1 La bande du livre en est un parfait résumé : « Des geôles camerounaises à la Banque Mondiale. » Il s'agit de deux courts textes, d'une centaine de pages chacun, rédigés à près de vingt ans d'intervalle. Leur style et genre sont différents mais l'idée centrale reste la même : l'Afrique noire est bien mal partie ; certes j'aime mon pays natal (mon terroir pour être plus précis) et il me manque mais qu'y faire. L'auteur a été homme d'affaires, responsable de presse et journaliste. Il critique le système, se décrit comme intègre et observateur ou analyste désintéressé, mais ce ne sont au final que des idées qui se veulent un peu iconoclastes d'un intellectuel camerounais brillant. À première vue il faudrait accepter l'ordre éditorial des textes et le passage chronique journalistique et biographique/réflexion morale et littéraire. Mais il me semble qu'on saisira mieux les ambiguïtés et prétentions de l'auteur si on va d'abord à Djibouti (p. 115) puis à Douala, Boston et Washington.
- 2 La symbolique de Djibouti est bien connue : le bout et la fin du monde, le désert, la mer Rouge, la situation tragique des femmes, le désœuvrement et la chaleur. Ce texte est la reprise de reportages parus dans des revues françaises (il ne nous dit pas lesquelles) au début des années 1990. Le texte est signé Djibouti/Paris/Douala, juillet et août 1989. Monga écrit bien et sait croquer une situation, mais si la figure du dandy dilettante présente toutes les apparences d'une certaine camerounité (mais d'autres que moi seraient bien mieux placés pour en parler), on se rend compte rapidement que C. Monga parle (ou écrit) à la cantonade, voulant attirer l'attention sur l'absurdité du fait d'être Djiboutien et peut-être même Africain voir Camerounais. La plupart des écrivains qui ont

assumé une telle posture dans leur écriture s'incluaient eux-mêmes dans la folie du monde, mais ce n'est pas le cas de Monga qui transforme Djibouti en un idéal-type de l'exotisme et du non-développement. L'Afrique n'est pas une et il n'y a pas de raison qu'un Camerounais ne puisse pas critiquer l'absurdité des choses du monde à partir d'un autre pays africain. Mais qu'en pensent les hommes et femmes de la rue, notamment du Cameroun ?

- 3 À l'absurde succède, dans le temps, la crise politique et l'exil. L'auteur exerce alors des fonctions de responsable de banque à Douala, nous sommes en décembre 1990 : la crise sociale, les désinvoltes politiques, l'ennui le conduisent à réagir par une lettre ouverte à un discours du président Biya et l'hebdomadaire *Le Messager* publie cette lettre. Ce texte célèbre débouche d'abord sur une arrestation problématique de l'auteur. La fièvre politique et les manifestations de la revendication démocratique vont s'emparer de cet événement et selon C. Monga, qui grossit un peu son *ego*, voilà le pays à feu et à sang à cause de lui. Finalement libéré, il s'envole pour la France mais l'impossibilité politique de revenir s'installer chez lui et la peur de devenir un exilé africano-parisien le conduisent à accepter une invitation américaine pour suivre un programme de formation à Harvard.
- 4 Le dernier tiers du texte décrit donc son itinéraire américain qui va le conduire à refuser le monde universitaire pour celui, plus libre, selon lui, de la Banque Mondiale. Certes on appréciera sa brève description des conditions marchandes de la profession universitaire (démarcher des contrats et des subventions, se vendre au plus offrant, etc.) et sa volonté de préserver sa liberté de penser sans céder aux contraintes de la demande « sociale ». Mais la description de la liberté de penser de la Banque est certainement illusoire, non pas qu'il nous mente, mais il existe des hiérarchies de pouvoir, des agendas politiques, des géostratégies internationales qui font que les meilleures bonnes volontés des personnels ne s'y épanouissent que très relativement ou provisoirement. L'esprit caustique de Monga se laisse aller alors dans la description des coutumes de la diaspora africaine et camerounaise aux États-Unis et à Washington. On comprend face à la réalité qu'il décrit, qu'il veuille devenir ou rester un citoyen du monde mais est-ce que la Banque Mondiale est le meilleur instrument de cette ambition, cela reste tout de même à discuter. Comment retrouver l'Afrique si l'égoïsme individuel devient une règle de jugement ?
- 5 La parole de C. Monga séduit tout esprit critique et désenchanté au premier abord mais qui peut le suivre ? L'avenir de l'Afrique et du Cameroun n'est pas aux États-Unis et il nous l'avoue sans ambages à quelques pages de la fin. Ce n'est pas un retournement : il est tout simplement un exilé et les paysages ou la musique du Cameroun lui manquent plus que tout. Il s'est simplement réconcilié avec lui-même. *Un Bantou à Washington* finit bien mais c'est loin d'être un *happy end*.